

Jean Courcier. Bon, je vais encore me répéter, mais là encore comment le qualifier autrement que de héros ? Et de héros modeste, pas le genre non plus à frimer. Il me répétera plusieurs fois « moi je suis un manuel, alors hein... ». Mais qu'est-ce ça peut bien vouloir dire ? Il a fait parti des premiers à résister contre l'envahisseur nazi, et aujourd'hui encore il se bat pour une France plus juste et plus sociale, comme il s'est battu toute sa vie. Comme il me le dit, ça n'a pas aidé sa carrière, mais il fallait le faire. Il est d'ailleurs toujours membre du PC. Il défile dans les manifs, contre le racisme, contre le CPE. Se bat contre le négationnisme, ce fléau qui le fait bondir. C'est d'ailleurs quand il a paru qu'il a commencé à témoigner des horreurs vécues dans les camps. Jusque là, il s'était tu. Pour que la mémoire soit toujours conservée, il fait quelques interventions dans des écoles, auprès de jeunes... Pour lui l'oubli serait la pire des choses. Nous devons toujours garder la leçon de ce qui s'est passé, car nous ne sommes à l'abri de rien.

Une fois de plus, je suis chaleureusement accueilli. L'homme est petit, mais dynamique, ferme et énergique. Pudique aussi : il n'aime pas parler des pires horreurs vues dans les camps. Il me montre des tonnes de document qu'il a rassemblés, les premiers tracts qu'il a imprimés et distribués, d'anciennes lettres à sa mère, des photos des camps. Son uniforme de déporté, qu'il a conservé, et où figure le triangle rouge qui l'identifiait comme communiste, et le rond rouge qui le signalait comme forte tête.

Mais c'est à lui de raconter maintenant...

I/ La Résistance

J'étais et je suis toujours à gauche. A l'époque, j'étais un jeune homme de vingt ans, je travaillais à la SNCF. J'ai été embauché en 1937. En 1936, il y avait eu les grandes grèves et tous les acquis sociaux du front populaire. J'appartenais aux Jeunesse Communistes, un groupe assez important. La CGT était puissante aussi à la SNCF, d'ailleurs elle l'est toujours.

L'arrivée des allemands le 18 juin 1940 a été précédée le 17 par un terrible bombardement. A l'époque, tout était mobilisé par la drôle de guerre. Les ateliers de réparation avait été transformés en fabrique de grenades, avec de vieilles machines de l'arsenal. On fabriquait des vieux modèles de grenade de la guerre 14, j'en ai d'ailleurs retrouvée une plus tard chez un brocanteur. La gare était pleine de réfugiés venus de partout lors du bombardement. Et au milieu de tout ça, il y avait un train bourré d'explosifs. Il y a eu des milliers de morts, certains parlent de 2000.

A 18 ans, on aidait les républicains espagnols prisonniers dans « le camp de Verdun » comme on l'appelait, avec la CGT SNCF. Les républicains espagnols et les civils qui affluaient d'Espagne étaient parqués dans la boue de camps français dans les Pyrénées.

Après le bombardement du 17 juin 1940 je suis reparti à Dol de Bretagne à vélo chez ma mère. Les Allemands sont entrés dans Rennes le 18 juin, le jour de l'appel du général De Gaulle, que d'ailleurs personne n'a pu écouter à l'époque, tout le monde était trop occupé pour ça. Huit jours après, on m'a rappelé pour participer à la reconstruction de la gare, qui était complètement détruite. On a refait la gare de triage à partir des décombres du bombardement.

On voyait des espagnols qui avaient la permission de sortir de leur camp, ils venaient nous voir et nous disaient « voyez ce qui se passe ». Après avoir reconstruit la gare, on réparait les wagons. On voyait les trains bourrés de marchandise partir pour l'Allemagne : c'étaient les signes du pillage nazi. Y'avait plus rien à manger pour nous par contre. C'est là qu'on commencé à prendre conscience de ce qui se passait.

Fin 40, début 41 notre résistance a commencée. Enfin on l'appelait pas comme ça à l'époque, ça n'avait pas de nom d'ailleurs. Il n'y avait rien d'organisé au début : on refusait la situation, et on se révoltait.

Les JC avaient leurs responsables à Rennes : Le Herpeux et Bannetel, étudiants en médecine. J'étais responsable des tracts. On allait les chercher à Paris. J'allais à un métro, avec Ouest-Eclair sous le bras et une moitié de papier déchirée. Mon contact devait avoir la 2ème moitié. J'y suis allé 2 fois : la première, je suis revenu avec une valise bourrée de tracts et de journaux, la deuxième je n'ai trouvé personne. Il y avait La vie Ouvrière, l'Huma, la Vie des Cheminots... On collait des papillons sur les murs, on distribuait les tracts... Il y avait La Relève, le tract des étudiants communistes de France, à

l'origine parisienne. J'ai imprimé la première Relève rennais avec des moyens bricolés : une plaque de verre, un rouleur en caoutchouc et du stencil. Aussi, on déchirait les étiquettes de destination des wagons, ce qui fichait un sacré bazar ! On mettait de la potée d'émeri dans les essieux.

En 41, le peuple français était trompé par Pétain (le soi-disant vainqueur de Verdun, qui a plutôt fait fusiller des soldats français pendant 14-18), alors qu'en fait c'était le chef de la collabo. Les gens le suivaient, ils étaient déboussolés.

Une anecdote, pour vous dire l'état d'esprit de certaines personnes à l'époque : en 42, 14 cheminots ont été fusillés avec d'autres à La Maltière, certains simplement pour avoir distribués des tracts. La fille d'un fusillé m'a raconté qu'avec sa mère, elles avaient été voir l'assistance sociale de la SNCF...et qu'elle les avait foutus à la porte !

Tout le monde n'était pas comme ça heureusement, mais pas tous. Les Allemands étaient aimables, payaient chers, ils avaient mis de beaux mâles pour faire la circulation, alors au début les gens se sont laissés abuser. Mais ils ont vite commencer à changer d'avis, avec le pillage économique, et comme on avait rien dans notre assiette. Encore qu'à la campagne, en Bretagne, on était mieux loti qu'ailleurs.

En mai 41, a été créé le Front National. Le vrai, à ne pas confondre avec la chose d'aujourd'hui. C'était le regroupement de plusieurs mouvements de Résistance, le PCF, Lucie Aubrac etc...

Mais les flics de Pétain étaient là. On a été 8 à être arrêtés le 4 août 1941. Ils ont perquisitionné, mais rien trouvé pour moi ; j'avais tout caché chez ma mère à Dol. On a été enfermés à la prison militaire, là où il y aujourd'hui la maison de la Culture (la même prison où Dreyfus avait été enfermé). J'avais d'ailleurs fait un croquis de notre cellule, qui aujourd'hui est au Musée de Bretagne : le directeur était intéressé vu que c'était la même cellule que Dreyfus. Pétain avait formé une juridiction spéciale anti-communiste (SPAC) en août 41 pour juger plus rapidement les communistes. Il faut se rappeler que le PC avait été déclaré illégal depuis le pacte germano-soviétique. On a eu droit à des interrogatoires, pas poussés pour moi. Puis le tribunal spécial : j'ai écopé de 2 ans ½ de prison.

Pétain a fait plus que ce les Allemands demandaient. Les Allemands ont même du refuser (!!!) les exécutions en place publique, que Vichy voulaient rétablir. Il y a eu aussi la rétroactivité des peines pour les communistes jugés avant la création de la juridiction spéciale, certains, condamnés à quelques mois de prison, ont finis fusillés. 33 français ont été guillotins par les cours spéciales. A Rennes, elle était au Parlement. D'ailleurs, lors d'une visite, la guide semblait vouloir oublier ce « détail ». Le juge qui m'a condamné était le même qui condamnait les collabos après la guerre.

II/ La prison et la déportation.

On a été envoyés en prison : un mois au Mans, puis à la centrale de Poissy, mélangés avec les truands. C'était un endroit terrible. Le directeur voulait la peau des communistes. Les prisons françaises étaient des réserves d'otages : beaucoup de détenus partaient pour être fusillés; bien souvent on choisissait des communistes. Par exemple, pour un attentat à Romorantin, près de Blois, 8 copains de Blois ont été fusillés.

Malgré tout la Résistance continuait dehors. Nous étions beaucoup de communistes et nous étions visés, c'est nous qu'on fusillait. On essayait de s'organiser quand même. Les conditions de détention étaient horribles, on était dans des cages à poule, avec juste un lit et des toilettes, en tenue de bagnard. La plupart des fusillés l'étaient par des Allemands, mais j'ai appris aussi qu'à la Santé, des prisonniers étaient guillotins par des français.

Puis j'ai été transféré à Melun. J'y ai fait mes 2 ans ½ de prison jour pour jour, heure pour heure. On a été emmené dans des trains jusqu'à Melun, on a gueulé pendant tout le trajet. On est arrivé à Melun en chantant l'Internationale. On avait réussi à se regrouper ensemble malgré la volonté du directeur. On était pleins, avec des sommités, comme Arthur London par exemple. Ça a duré un mois, où on a réfléchi à un plan d'évasion. Et puis on a réussi à s'organiser avec un gardien. Mais ça a foiré, on a été arrêtés dans les murs de ronde. On n'a pas été punis tout de suite.

Mes 2 ans ½ finis, et j'ai été renvoyé aux administratifs. Ils m'ont rendu mes habits civils que

j'avais lors de mon incarcération, puis enfermé avec dans une autre petite cellule à Melun (à la prison départementale), réservée aux otages. Autant dire que là j'avais peur. Un matin de bonne heure un gardien est venu me chercher « Courcier, debout . Dépêchez-vous, les allemands vous attendent en bas ». Là j'ai fait un coup de sang, j'ai engueulé le gardien, je croyais que j'allais être fusillé. J'ai commencé en vitesse une lettre à ma mère, que je n'ai pas eue le temps de finir. C'est mon copain Belin, qui partageait la cellule avec moi, qui l'a finie et expédiée. Je n'ai appris que bien des années plus tard en lisant un bouquin qu'il avait été fusillé. Lui avait fait une bombe qui n'avait pas explosée. J'ai vu 2 allemands en bas qui fumaient et rigolaient. Ca m'a un peu rassuré. J'ai traversé Paris dans une traction avant. Il y avait aussi une femme, qui travaillait à l'horizontale avec les Allemands. Elle ne croyait que je venais de passer 2 ans ½ en prison. Elle m'a donné de l'argent.

J'ai été ensuite été une journée à Fontainebleau. Personne ne croyait là-bas non plus que j'avais déjà fait 2 ans ½ de prison. Ensuite, nous avons été emmené au camp Compiègne, non sans une halte rue de Saussaie, là où on torturait des gens. Heureusement je n'ai rien eu. Dans le camion pour Compiègne, j'ai pu laisser tomber un mot qu'un « français patriote » a recopié et expédié à ma mère. Le camp était plus agréable que la prison. J'ai retrouvé les copains de Poissy, qui avaient suivis d'autres chemins. Un mois après, j'ai été mis dans un convoi de 1400 détenus. On est parti pour on ne savait pas où le 6 avril 1944. Je pensais que c'était pour les mines de sel de Weimar, en Silésie, c'est ce que j'ai écrit à mère d'ailleurs.

A la gare de Compiègne, j'ai écrit une nouvelle lettre à ma mère, que j'ai glissée à travers la porte du wagon et qu'un cheminot a réenvoyée. Nous voilà partis dans les wagons à bestiaux. Aucune idée de la destination. On nous avait dit de prendre un maximum d'affaires, mais on ne les a jamais revues. A la frontière en Alsace, on nous a tous fait descendre et mettre à poil sur le quai de la gare, il y avait eu des évadés. Des rafales de mitraillettes ont été tirées dans un wagon. Puis ils ont flanqué tous nos vêtements dans un wagon et nous y ont fait remonter à poil et on traversé l'Autriche.

On est arrivés le 8 avril à Mauthausen, on se demandait où on était. Sur le quai, on a du se rhabiller en vitesse, en prenant n'importe quel vêtement sur le tas. En reconnaissant mon cuir sur le dos d'un autre, j'ai du insister pour le récupérer, surtout qu'il y avait de l'argent dedans. Ensuite on est montés au camp. Ca gueulait, il y avait des chiens, on recevait des coups de crosse... On est enfin arrivés devant la forteresse de Mauthausen.

Tout le camp avait été construit à partir d'une carrière par les républicains espagnols entre autres. Ils étaient 8000 à MautHausen. Du bas de la carrière il y avait 186 marches raides à monter, en portant de lourdes charges, et il ne fallait pas fléchir.

A Mauthausen, on a du de nouveau se mettre à poil, puis il y a eu les douches, et une sélection. Une des 2 files ne devait jamais revenir. Les flics français avaient signalé mes tentatives d'évasion : j'ai eu droit à une cible rouge cousue sur ma tenue, dans le dos et au niveau du coeur.

Mauthausen était le camp central, mais il y avait 71 camps disséminés dans l'Autriche. J'étais à Gûsen II, un des plus horribles. Je travaillais avec 30 russes sur une butte de sable. On voyait les fermiers autrichiens travailler dans leurs champs. Un jour, une fermière m'a appelé et m'a donné une brioche. Mais c'était exceptionnel. Je l'ai revue bien après la guerre, elle m'a invité chez elle avec ma famille. Quand 500 russes se sont évadés du camp (il ne faut pas oublier qu'il y a eu 3 millions de soldats russes assassinés dans les camps; ils n'avaient pas droit aux camps de prisonniers comme les autres armées vaincues), il n'y a eu que 11 rescapés. Le reste a été repris par les paysans autrichiens, qui partaient en famille à « la chasse au lièvre ». Pour chaque évadé capturé, ils touchaient des cigarettes, de la nourriture. T'as vu comme l'humain peut être horrible ?

Plus tard, j'ai aussi retrouvé les lettres d'une fermière qui demandait qu'on lui cache les horreurs qu'elle voyait, c'est à dire nous qu'on forçait à travailler. Qu'on lui cache, pas qu'on arrête !!!

Aujourd'hui encore, les vieux ne veulent pas reparler de cette période, ce sont les jeunes qui font des recherches.

On couchait à 3 par chalis. Un jour on se chamaillait et le kapo qui passait par là nous a foutus une bonne déroutée, surtout à moi avec mon insigne rouge. « Demain tu resteras là, tu n'iras pas au travail ». J'étais salement esquiné, j'ai été emmené à « l'infirmerie ». J'avais peur, car plus qu'une infirmerie c'était un lieu d'extermination. J'ai tout de même été soigné, et je suis retourné en quarantaine. Là on couchait par terre en sardines.

J'ai ensuite été réexpédié à HinterBrühl, à 200km de Mauthausen, dans des wagons de

voyageurs, avec des habits propres. Là, on travaillait sous terre, à la construction d'un avion à réaction. Au moins on était au chaud. La solidarité fonctionnait bien entre les détenus, comme avant d'ailleurs. On en a profité pour continuer (timidement bien sûr vu les risques) la Résistance, en freinant la fabrication de l'avion. Ca a duré de décembre jusqu'au 1er avril. Tout à coup, « Arbeit fertig », le travail s'arrête. On entendait les canons russes. Les Allemands posaient du plastic partout, on a cru qu'ils allaient nous faire sauter. Mais on est partis à pied pour rejoindre Mauthausen, à 200km. Marche sanglante, où 200 camarades sont morts. Tous les malades avaient été assassinés par les « infirmiers », qu'un médecin avait du conseiller sur la manière de faire ça le moins douloureusement possible. A Mauthausen, il y a eu de nouveau une sélection, la douche, et nous avons couché en sardines à même le sol. Jusqu'au 5 mai 1945, date de la libération du camp.

Après la libération, j'ai eu droit à un nouvel interrogatoire des flics en France. Nous étions logés à l'hôtel Lutétia, réquisitionné pour l'occasion. Tout le monde me regardait bizarrement. Certaines personnes pleuraient. J'avais des bouts de papier et de ficelle pour recouvrir mes furoncles. Les prisonniers de guerre qui rentraient étaient mieux que nous. Que voulais-tu que je dise en rentrant ? J'étais complètement décalé. 2 jours avant je dormais près de la chambre à gaz. Qu'est-ce que tu veux raconter, alors ? Les gens me regardaient bizarrement, j'étais encore en costume de bagnard, on m'avait fauché mon costume et ma bouffe.

Ma mère a touché « l'allocation aux indésirables ». Je pesais 34kg en rentrant. J'ai longtemps eu des séquelles, des troubles du sommeil. J'étais heureux de rentrer, j'allais me promener dans la campagne, je me roulais dans l'herbe des champs.

Au retour, on était soutenus par les syndicats. Certains arrivaient et trouvaient leur logement occupé par d'autres, ils devaient encore se battre pour le retrouver. Mais il y avait encore un drôle d'état d'esprit. Une anecdote : peu de temps après la Libération, sur la plaque commémorative des morts de la 2ème guerre, le maire de Dol a « oublié » les 2 juifs du village, dont personne ne savait qu'ils étaient juifs d'ailleurs.

Le docteur m'avait mis 6 mois d'arrêt. Mais je voyais ça mal : j'avais peur de ne pas retrouver de travail. Un an après être rentré, je suis retourné bosser à la SNCF.

Je ne parle pas des horreurs, de toutes les choses horribles que j'ai vues. Les Juifs étaient encore moins bien traités que nous. J'en ai vu, dans la merde jusqu'à la taille, femme et enfant, à nettoyer les fosses d'aisance avec des seaux. Les punis les rejoignaient. Et les coups de matraque, le soir dans les dortoirs. Les morts de chaque nuit qu'on entassait dans les WC.

III/ Aujourd'hui.

Quand je suis rentré des camps, j'ai été des années sans rien, qu'est-ce tu voulais que je dise de toute façon ? J'ai commencé à parler quand les premiers négationnistes sont apparus.

Aujourd'hui, je suis toujours dans la lutte. J'ai ma carte au parti. Je fais les manifs, le CPE l'année dernière. J'ai toujours manifesté, jamais loupé une grève. Pour les acquis sociaux, contre le rascisme, le fascisme... Faut continuer la lutte, faut que les jeunes continuent pour ne pas perdre les acquis sociaux. Quand je vois le résultat des élections je suis déboussolé, on retourne à droite. Les médias manipulent les gens, c'est eux qui dirigent maintenant. Je suis désolé par ce que je vois. On ne va pas de l'avant.

Et même dans le monde, en ex-Yougoslavie il y a quelques années, au Darfour, on ne fait rien alors qu'on pourrait. Aux USA, il y a une montée de l'intégrisme, voilà qu'on vient d'interdire une méthode d'IVG aux femmes ! Bush est l'assassin de la planète. Y'a pas un pays où ils sont pas intervenus. Maintenant ils veulent s'installer dans les pays de l'Est (ndlr : allusion au bouclier anti-missile), en Pologne, qui est d'ailleurs gangrénée par la religion.

La religion est l'opium du peuple. En Irak, les américains ont exacerbé l'islamisme. Idem en Palestine où les américains financent Israël ce qui conduit à l'intégrisme certains Palestiniens. Pour que des jeunes de 20 ans se fassent sauter, faut vraiment être endoctriné. Mais aussi on les y pousse. Si les interventions de l'ONU avait été appliquée, ça aurait pas été comme ça. L'Irak est complètement dévasté.

On peut pas dire ce qu'on veut. La droite reprend le dessus. C'est toujours contre la droite

qu'on a lutté pour avoir des acquis sociaux, faut pas l'oublier. Là, avec la sécu par exemple, c'est mal barré. En France on est riche, la bourse explose mais on donne 70% aux actionnaires et 30% à l'entreprise. Avant c'était l'inverse.

J'ai foi en la jeunesse. J'ai espoir que sarko sera foutu en l'air. Mais c'est pas sûr. Mais j'ai encore l'espoir.

On avait dit en 45, à la Libération des camps, « plus jamais ça », mais on ne peut pas dire que ça a été le cas. Sarko veut fichier les enfants (ndlr : véridique, projet base-élèves), c'est n'importe quoi, c'est du racisme. Il fait peur ! L'Homme est capable de tout. On vire vite, les français comme les autres.

« Si le monde d'aujourd'hui n'est pas le monde dont nous rêvions sur la place d'appel du Camp de Mauthausen, une fois libres, c'est la démonstration que la liberté, la démocratie et le respect des autres restent toujours à conquérir et à préserver. »